

L'édification spirituelle selon Dorothee de Gaza

4^e dimanche de Carême, de Jean Climaque

Homélie prononcée par le père André Jacquemot le dimanche 10 avril 2016

Au Nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit,

En ce quatrième dimanche de Carême, l'Église honore saint Jean Climaque, higoumène du monastère sainte Catherine au Sinaï au 7^e siècle (ce monastère est encore maintenant un haut lieu de spiritualité). Par ce père, c'est tout l'enseignement *ascétique* orthodoxe qui est mis en lumière aujourd'hui. Son célèbre traité *l'Échelle sainte*¹ est une référence pour la vie spirituelle. Il s'adresse d'abord à des moines, mais il a une portée pour tous les fidèles qui prennent la vie spirituelle au sérieux. La doctrine spirituelle contenue dans *l'Échelle* est le bien commun de toute l'Église, elle est le lieu d'un accord profond de tous les pères, même s'ils peuvent s'exprimer de manières variées.

Comme le traité de Jean Climaque est un peu difficile, j'ai choisi de vous parler de ce sujet en citant un autre père : Dorothee de Gaza, dont les *Instructions spirituelles*², bien qu'écrites aussi pour des moines, quelques décennies plus tôt, sont plus accessibles et nous parlent plus directement. Le territoire de Gaza³, qui fait plus parler de lui aujourd'hui dans le contexte malheureux du conflit israélo-palestinien, a vu en effet fleurir une vie monastique remarquable à cette époque.

Jean Climaque parle du *labeur spirituel* (car c'est bien un *travail*) en termes de *degrés*, reprenant l'image de l'échelle qui était apparue en songe à Jacob et qui conduisait au ciel (Gen. 28,10-22). Dorothee, dans les passages que je vais citer, parle de *l'édification de l'âme*. Il s'agit bien du même sujet : *le combat contre les passions* (les péchés) et *pour l'acquisition des vertus évangéliques*. Et c'est l'objet même du Carême dans lequel nous sommes engagés depuis quatre semaines. C'est aussi le message de l'apôtre Paul dans le passage de l'épître aux Éphésiens qui vient d'être lu (Éph. 5,9-19) : « Conduisez-vous non comme des insensés mais comme des sages, comprenez quelle est la volonté du Seigneur, soyez remplis de l'Esprit, marchez en enfants de lumière, le fruit de la lumière consiste en toutes sortes de bonté, de justice et de vérité... »

Pour parler de l'édification de l'âme, Dorothee prend l'image de la construction d'une maison, en s'appuyant sur un verset de l'Exode :

L'Écriture dit des sages-femmes qui laissaient vivre les enfants mâles des Israélites : « Par leur crainte de Dieu, elles se firent des maisons » (cf. Ex. 1,21). (...) Par cette parole, l'Écriture nous enseigne que la crainte de Dieu dispose l'âme à garder les commandements, et que par eux s'édifie *la maison de l'âme*. (...)

Mais comment s'édifie la maison de l'âme ? Nous pouvons l'apprendre avec exactitude d'après la maison matérielle. Qui veut bâtir celle-ci (...) doit d'abord poser *le fondement*, qui est *la foi*. Car « sans la foi, dit l'Apôtre, il est impossible de plaire à Dieu » (Hébr. 11,6). Puis sur ce fondement, il doit bâtir un édifice bien proportionné. A-t-il l'occasion d'obéir ? Qu'il pose *une pierre d'obéissance* ! Un frère vient-il à s'irriter contre lui ? Qu'il pose *une pierre de patience* ! A-t-il à pratiquer la tempérance ? Qu'il pose *une pierre de tempérance* ! Ainsi de chaque vertu qui se présente, il doit mettre une pierre à son édifice, et l'élever de la sorte tout autour, avec *une pierre de compassion*, *une pierre de retranchement de la volonté propre*, *une pierre de mansuétude*, et ainsi de suite... Il doit prendre soin surtout de la *persévérance* et du *courage*, qui sont *les pierres d'angle* : ce sont elles qui rendent la construction solide, unissant les murs entre eux et les empêchant de fléchir et de se disloquer. Sans elles, on est incapable de parfaire une seule vertu. (...) Aussi le Seigneur dit-il : « Vous sauverez vos âmes par votre persévérance » (Luc 21,19).

On voit comme le programme est concret : il s'agit de saisir toutes les occasions de la vie courante pour y appliquer les commandements évangéliques et d'en faire des pierres de la maison de notre âme.

¹ Jean Climaque : *L'Échelle sainte*. Spiritualité orientale n° 24.

² Dorothee de Gaza : *Œuvres spirituelles*. Sources chrétiennes n° 92. On trouve aussi de larges extraits dans le petit livre : *Maîtres spirituels au désert de Gaza*. Solesmes. 1976.

³ Gaza est proche à la fois du Sinaï et de l'Égypte, qui la première a vu se développer le monachisme avec saint Antoine, et ces régions communiquaient facilement.

Le bâtisseur doit aussi poser chaque pierre sur du mortier. *Le mortier, c'est l'humilité*, car il est fait avec la terre que tous ont sous leurs pieds. Une vertu sans humilité n'est pas une vertu. (...) On doit donc, si l'on fait quelque bien, le faire humblement, pour le conserver par l'humilité. (...)

Le toit, c'est la charité (l'amour), qui est l'achèvement des vertus (cf. Col. 3,14), comme le toit est l'achèvement de la maison.

Après le toit, vient la balustrade de la terrasse. Car il est écrit dans la Loi : « Quand vous bâtirez une maison et que vous y ferez un toit en terrasse, entourez-le d'une balustrade, pour que vos petits enfants ne tombent pas de ce toit » (Deut. 22,8). *La balustrade, c'est l'humilité*, couronne et gardienne de toutes les vertus. De même que chaque vertu doit être accompagnée d'humilité, comme chaque pierre, nous l'avons dit, est posée sur du mortier, de même la perfection de la vertu a encore besoin de l'humilité. (...)

On remarquera l'importance de l'humilité : l'humilité n'est pas une vertu en plus des autres, c'est la condition-même pour que les vertus soient des vertus.

Mais, prévient Dorothée, pour ne pas perdre le bénéfice de son labeur, il faut que le bâtisseur soit habile :

Le bâtisseur habile, c'est celui qui agit avec science. On peut en effet se livrer au labeur de la vertu, mais parce qu'on ne le fait pas avec science, on perd sa peine et on reste dans l'incohérence, sans réussir à terminer son ouvrage : on pose une pierre et on l'enlève. Il arrive aussi qu'on en pose une et qu'on en enlève deux ! Par exemple, un frère vient te dire un mot désagréable ou blessant. Tu gardes le silence (tu ne réponds pas à la provocation) et tu fais une *métanie* : tu as posé une pierre. Après quoi, tu t'en vas dire à un autre frère : « Un tel m'a outragé, il m'a dit ceci et cela ; non seulement je n'ai rien dit, mais je lui ai fait une *métanie*. » Voilà, tu avais mis une pierre, (mais en te vantant) tu en enlèves deux. (...) Celui qui fait une *métanie* avec science, se persuade réellement d'avoir commis une faute, il est convaincu d'être lui-même la cause du mal.

Avant tout, il faut veiller à ne pas médire, ni juger, ni mépriser :

Médire, juger et mépriser sont des choses différentes.

Médire, c'est dire de quelqu'un : Un tel a menti, ou : Il s'est mis en colère, ou : Il a forniqué, ou autre chose semblable. On a médit de lui, c'est-à-dire qu'on a parlé contre lui, on a révélé son péché sous l'empire de la passion.

Juger, c'est dire : Un tel est menteur, coléreux, fornicateur. Voici qu'on juge la disposition même de son âme, et qu'on se prononce sur sa vie tout entière en disant qu'il est ainsi, et on le juge comme tel. Car une chose est de dire : Il s'est mis en colère ! autre chose de dire : Il est coléreux ! Juger dépasse en gravité tout péché, à tel point que le Christ lui-même a dit : « Hypocrite, enlève d'abord la poutre de ton œil, tu verras clair alors pour enlever la paille de l'œil de ton frère » (Luc 6,42). (...)

Parfois non seulement nous jugeons, mais encore *nous méprisons*. Il y a mépris quand, non content de juger le prochain, on l'exècre, on l'a en horreur comme une chose abominable, ce qui est pire et bien plus funeste.

Il n'y a donc rien de plus grave que de juger ou de mépriser le prochain. Pourquoi ne pas plutôt nous juger nous-mêmes avec nos méfaits que nous connaissons bien et dont nous aurons à rendre compte à Dieu ?... C'est à Dieu seul qu'il appartient de justifier ou de condamner, à lui qui connaît l'état de chacun, ses forces, son comportement, ses dons, son tempérament, ses particularités ; et qui juge d'après chacun de ces éléments qu'il est seul à connaître. Ceux qui veulent être sauvés ne s'occupent pas des défauts du prochain, mais toujours de leurs propres fautes. (...)

Si nous avons *la charité* accompagnée de compassion et de peine, nous ne prendrions pas garde aux défauts du prochain, selon la parole : « La charité couvre une multitude de péchés » (1 Pi. 4,8) et : « La charité ne s'arrête pas au mal, elle excuse tout », etc. (1 Cor. 13,5-7). (...) Acquérons donc, nous aussi, la charité, acquérons la miséricorde à l'égard du prochain, pour nous garder de la terrible médisance, du jugement et du mépris.

Enfin, il ne faut pas se décourager devant l'ampleur de la tâche :

Celui qui veut parvenir avec l'aide de Dieu à cet état de perfection, ne doit pas dire : « Les vertus sont élevées, je ne puis les atteindre ». Ce serait là parler en homme qui n'espère pas dans le secours de Dieu ou qui manque d'empressement à faire le moindre bien. Examinons la vertu que vous voulez. L'Écriture dit : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même » (Lév. 19,18). Ne regarde pas combien tu es éloigné de cette vertu, ne te mets pas à craindre et à dire : « Comment puis-je aimer le prochain comme moi-même ? Comment puis-je me soucier de ses peines comme des miennes, surtout de celles qui sont cachées dans son cœur et que je ne vois ni ne connais comme les miennes ? » N'entretiens pas de telles pensées et n' imagine pas que la vertu soit difficile outre mesure. Commence par te mettre à l'œuvre, en faisant confiance à Dieu. Montre-lui ton désir et ta bonne volonté, et tu verras le secours qu'il t'accordera pour réussir. (...)

Je veux encore citer Dorothée parlant des deux pôles de la vie spirituelle : *la solitude dans la cellule et les relations fraternelles*. Là encore, Dorothée s'adresse à ses moines, mais il est facile de transposer pour nous qui vivons dans le monde : nous avons nécessairement une vie sociale, et nous avons besoin aussi de temps pour nous retrouver avec nous-mêmes en face de Dieu, à l'abri des regards. Le Seigneur dit en effet : « Quand tu pries, entre dans ta chambre, ferme la porte, et pries ton Père qui est là dans le lieu secret. » (Matth. 6,6)

Les Pères disent que rester dans la cellule est une moitié, et aller voir les Vieillards l'autre moitié. Cette parole signifie que dans la cellule comme hors de la cellule, il faut observer la même vigilance et savoir pourquoi on doit garder la solitude, pourquoi aussi on doit aller voir les Pères ou les frères. Lorsqu'il est dans sa cellule, le moine prie, médite, fait un petit travail manuel et *surveille ses pensées* autant qu'il peut. Lorsqu'il va chez les autres, il fait réflexion et se rend compte de son état : il voit s'il gagne ou non à rencontrer les frères, et s'il est capable de retourner dans sa cellule sans avoir subi de dommage. (...) Car la cellule élève, mais les relations avec les hommes mettent à l'épreuve. (...)

Quel but devons-nous avoir, lorsque nous nous rendons les uns chez les autres ? D'abord la charité, car il est dit : « Lorsque tu vois ton frère, tu vois le Seigneur ton Dieu. » Ensuite, l'audition de la parole de Dieu (s'édifier les uns les autres). Il est certain en effet que la parole est plus animée dans l'assemblée : souvent ce que l'un ne sait pas, un autre le demande. Enfin, la connaissance de son état, comme je l'ai déjà dit.

Supposons, par exemple, qu'on aille manger avec les autres. On s'observe et on voit, quand est présenté un mets excellent et appétissant, si l'on ne cherche pas à en avoir plus que son frère. Si la nourriture est servie en portions, ne s'empresse-t-on pas de prendre la plus grosse pour laisser la plus petite à son frère ? Pourtant, quelle différence y a-t-il entre la grosse et la petite ? Qu'y a-t-il de si considérable entre les deux, pour qu'on se laisse aller à pécher en rivalisant avec son frère pour des choses si futiles ? (...)

Au-delà de cet exemple, nous pouvons reconnaître que l'état de notre vie intérieure se révèle dans notre vie sociale. A l'issue de nos conversations ou de nos rencontres fraternelles, professionnelles ou autres, il convient donc de nous examiner :

- Est-ce que nous nous sommes laissés aller à la médisance, au jugement ? Hâtons-nous alors de nous repentir.
- Il se peut qu'on revienne content de soi : on a brillé dans la mondanité (un péché dont on ne se rend pas toujours compte), on a fait des compliments pour recevoir des compliments en retour, on a parlé pour se rendre intéressant. Attention aux vaines paroles, à la vanité et à l'orgueil, qui ruinent les efforts que nous avons pu faire par ailleurs.
- Parfois, au contraire, on sort d'une rencontre avec de l'amertume : on n'a pas supporté le comportement de telle ou telle personne, on a été blessé par ses paroles. Attention : cette amertume est un poison pour l'âme, c'est le signe qu'on a un travail à faire sur soi-même.

Et Dorothée conclut ainsi :

Efforçons-nous de faire ce qui est dit de l'abbé Antoine⁴. Le bien qu'il voyait en chacun de ceux qu'il allait visiter, il le recueillait et le gardait : de celui-ci, la douceur ; de celui-là, l'humilité ; de tel autre, l'amour de la solitude ; et il se trouvait avoir ainsi en lui les vertus de chacun. C'est ce que nous devons faire, nous aussi, et pour cela, nous visiter les uns les autres. De retour dans nos cellules, il faut nous examiner pour nous rendre compte en quoi nous avons profité et en quoi nous avons perdu. Sur les points où nous constatons avoir été préservés, rendons grâce à Dieu : c'est par sa protection que nous nous en sommes tirés sans détrimement. Mais pour nos manquements, faisons pénitence, versons des larmes, déplorons notre état.

Je m'excuse d'avoir été un peu long, mais je suis convaincu que ces *Instructions* de Dorothée de Gaza sont toujours actuelles et pertinentes pour notre vie spirituelle. Tout le contenu se retrouve d'ailleurs condensé dans la prière de saint Ephrem, qui nous accompagne durant tout le Carême, et que je vous invite à dire de telle façon que ce ne soient pas que des mots :

« Seigneur et Maître de ma vie, ne m'abandonne pas à l'esprit d'oisiveté, d'abattement, de domination et de vaine parole. Mais accorde-moi l'esprit d'intégrité, d'humilité, de patience et d'amour, à moi ton serviteur. Oui, Seigneur Roi, donne-moi de voir mes fautes et de ne pas juger mon frère. Car Tu es béni pour les siècles des siècles. »

Amen.

⁴ Il s'agit de saint Antoine-le-Grand, père du monachisme en Égypte au 4^e siècle.